

R É P O N S E

DE M. de la HARPE.

M O N S I E U R ;

JE ne vois qu'un reproche à vous faire : c'est d'avoir trop raison ; & c'est le seul danger qu'il y ait à courir avec de certains adversaires. Il est étrange sans doute qu'il faille souvent discuter ce qui est clair, & prouver ce qui est connu, & c'est pourtant à quoi l'on est réduit lorsque l'on veut répondre à des Auteurs qui se foudroient fort peu d'être confondus, pourvu qu'ils écrivent. Les exemples que vous citez contre M. Linguet sont concluans. Vous auriez pu en ajouter un qui l'est peut-être plus que tous, parce qu'il s'agit ici d'une inscription, & que l'exemple en est une. C'est une médaille frappée du temps d'Auguste pour la réparation des chemins, sur laquelle on lit ces mots : *quod via manita sunt*. Ce témoignage est frappant, mais il reste une ressource : c'est de nier l'existence de la médaille.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, m'a engagé à voir celle de M. Linguet à laquelle vous répondiez, & il a bien fallu la chercher dans l'*Année Littéraire* que je ne lis pas souvent. Mais, en vérité, je me suis fait un reproche de ma négligence, quand j'ai parcouru la feuille. On n'imagine pas combien il s'y trouve de choses curieuses, & je ne conçois pas pourquoi tant d'honnêtes gens, à ce que dit l'Auteur, se font condamner à ne jamais le lire. Je serois bien fâché de n'avoir pas lu cette feuille. J'y trouve que N. Fréron est, de l'aveu de M. de Voltaire, le seul homme qui ait du goût aujourd'hui. Je ne sais pas si M. de Voltaire lui-même est compris dans la proscription générale. Ce qui pourroit le faire croire, c'est que M. de Voltaire est un *Ourang-Outang* ; du moins c'est ainsi que M. Fréron l'appelle. M. Fréron prétend encore qu'un moyen

Je ne pourrais faire fortune, c'est de dire du mal de lui. Il me semble pourtant qu'aujourd'hui les fortunes sont assez rares. Il nous parle d'une brochure, où Dieu & moi, (dit-il) nous sommes joliment arrangés. On a remarqué dans cette phrase un défaut de convenance. Il falloit dire moi & Dieu.

J'ai trouvé pour moi-même dans cette feuille un objet particulier d'instruction. Il y a un fort long article sur l'Eloge de Racine, dont on cite cinq ou six phrases tronquées & en lettres italiques, ce qui est un arrêt de réprobation, dont on ne peut pas appeler. Avec des lettres italiques on est dispensé de rien motiver; & c'est l'effort du génie de la critique d'instruire ainsi un Auteur de ses fautes, sans lui en rien dire. Il faut qu'il devine lui-même de quoi il est coupable, & rien ne ressemble plus à l'Inquisition. Mais si l'on dit peu de chose de l'Eloge, en récompense on parle beaucoup des notes; & quoiqu'il faille s'attendre à tout, voici pourtant un trait qui m'a étonné, même dans l'*Année Littéraire*. Dans la seconde note je rappelle les propos ridicules que j'ai entendu tenir par des ennemis de Racine & de Monsieur de Voltaire, & voici comme je m'exprime. « Ces discours étoient édifiants, quoiqu'ils ne m'aient pas converti. C'étoit une aversion singulière pour ce qu'on appelle l'art d'écrire, art subalterne dont le génie peut se passer, & qui n'est nécessaire qu'aux hommes médiocres; un mépris profond pour le goût, maître scrupuleux & possesseur qui écroule les grandes beautés & fait valoir les petites, qui s'occupe d'élégance, de justesse, d'harmonie & autres misères semblables, tandis qu'il néglige la force, la force qui, comme on sait, ne peut jamais se trouver qu'avec l'incorrection & l'aspérité d'un style hardi & inégal, la force enfin à laquelle il faut sacrifier la raison, parce que la raison est toujours faible. »

Vous viendrait-il en pensée, Monsieur, qu'il fût possible de m'attribuer sérieusement, de donner comme mon avis ces ridicules assertions que je mets dans la bouche de mes adversaires? Je ne demande pas si l'on peut s'y tromper; le plus stupide des Lecteurs ne

34. L'ESPRIT DES JOURNAUX;

s'y méprenoit pas. Mais concevez - vous un moyen de me faire tenir à moi-même les propos que je trouve si méprisables, que je ne daigne pas même les réfuter, & que je me contente de les exposer à la risée du Lecteur? Eh! bien, Monsieur, apprenez les grands secrets du genre polémique, & connoissez les nobles armes dont la haine sait se servir. On retranche toute la première partie de la phrase, & l'on imprime avec assurance : « Monsieur de la Harpe n'entend pas même la signification des mots. Il dit que la force ne peut jamais se trouver qu'avec l'assérité & l'incorrection d'un style hardi & inégal, que la force demande qu'on lui sacrifie la raison, parce que la raison est toujours faible. »

Que dites-vous, Monsieur, de ce tour d'adresse? Ainsi c'est le Panégyriste de Racine qui soutient que la force ne peut se trouver qu'avec l'incorrection, & qui par conséquent avoueroit que Racine, le plus correct de tous les Ecrivains, manque absolument de force! C'est le Panégyriste de Racine qui soutient que la raison ne peut jamais s'allier avec la force, que la raison est toujours faible, & qui par conséquent avoueroit que Racine, le plus raisonnable & le plus judicieux des Ecrivains, est toujours faible! Pensez-vous, Monsieur, que l'on puisse attribuer de bonne foi à l'homme qui fait l'Eloge de Racine ces absurdités, non-seulement insensibles, mais directement opposées à ce qu'il veut & doit établir? Ce qui est encore plus curieux dans M. Préron, c'est qu'il me réfute gravement. Il daigne m'apprendre qu'il y a de la force dans le rôle de Phèdre, dans Hermione, dans Oreste, &c. Je vous le demande encore, Monsieur, croyez-vous qu'il s'y soit trompé? Croyez-vous, parce que je n'ai pas mis en parenthèse, (ce sont mes adversaires qui parlent), qu'il a cru que c'étoit moi qui parlois? Comme vous êtes indulgent, peut-être aimerez-vous mieux encore supposer cet étrange défaut d'intelligence, qu'une infidélité si odieuse & un artifice si méprisable; mais je ne veux vous laisser aucun doute. Dans une note suivante, & vous croirez aisément pour toutes sortes de raisons que le Critique qui emploie la méthode de sa feuille à combattre ces notes, les a lues toutes) dans une note suivante,

à-propos de Bajazet, je cite les quatre vers fameux sur Ibrahim & j'ajoute : « Je ne peux pas en citer ces vers me refuser à l'occasion qu'ils me présentent de réfuter un peu plus sérieusement ce ridicule préjugé dont j'ai parlé ci-dessus, (remarquez ces paroles, Monsieur,) qui ne veut jamais voir la force du style qu'accompagne de la sûreté & de l'incorrection, & qui n'imaginer pas qu'elle puisse jamais se trouver avec l'élégance & l'harmonie. Je crois qu'il seroit difficile de citer beaucoup de vers, qui égalassent pour la force de l'expression les quatre vers sur Ibrahim, & il y en a dans Britannicus une foule de ce même genre. Ce sont-là les vrais modèles du style. C'est en les étudiant que l'on concevra ce que c'est que la véritable énergie. On verra qu'elle consiste dans une combinaison de termes heureuse & neuve, & dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande précision de mots. »

Ce passage est-il assez positif, Monsieur ? Cela n'empêche pas que M. Fréron n'affirme qu'il seroit inutile de me donner une idée juste & précise de la force ; que mon esprit ne pourroit guère en saisir la théorie dès que mon ame n'en a pas le sentiment. Et voilà ce qu'on vouloit dire à quelque prix que ce fût ; il a fallu des mensonges pour amener des injures. Quel métier, Monsieur ? Vous demanderez peut-être comment on s'expose à être convaincu devant le public d'une pareille manœuvre ; c'est qu'il a cru ne pas l'être. Il s'est dit à lui-même : on ne me répond jamais : je puis tout risquer : qui me calomnier ? Vous voyez, Monsieur, qu'on peut être trompé quelquefois par l'habitude de l'impudence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POST-SCRIPTUM.

La crainte de rendre cette lettre trop longue m'a empêché de relever d'autres suppositions tout aussi gratuites. Par exemple, on me fait dire que la chaleur n'est qu'un amas d'apostrophes, d'exclamations, d'expressions violentes, &c. Oui, ce qu'on appelle aujourd'hui

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

dit de la chaleur ; oui , la fausse chaleur , celle contre laquelle je me suis élevé , ce mot parasite qu'on répète sans cesse , à-propos des plus mauvais ouvrages , mais non pas celle que Boileau loue dans Homère , lorsqu'il dit :

Une douce chaleur anime ses discours.

Art poète.

Mais non pas celle que j'admirois moi-même dans Fénelon , dans Massillon , dans Racine , lorsque j'ai dit en parlant d'eux :

*Voilà les écrivains dont la douce chaleur
N'étourdit point la tête & pénètre le cœur.*

Fragment inséré dans le Mercure.

Je vous demande pardon , Monsieur , de me citer ; mais rien ne prouve mieux que ces deux vers , que je fais distinguer la vraie chaleur , & que je n'ai combattu que l'abus de ce mot dont il est si facile & si commun de faire une mauvaise application. Il falloit bien une fois répondre sur cet article à tous les étourdis qui vous font débattre comme eux , quand vous ne vous êtes pas expliqué avec la plus rigoureuse précision. On me fait dire encore dans la même feuille que *M. Colardeau fait mal des vers* , quoique j'aie dit en propres termes qu'il étoit *né avec le talent le plus heureux pour les vers*. Il est vrai que j'en ai critiqué plusieurs des sots , mais j'en ai loué un bien plus grand nombre , & les critiques de détail ne sont pas des énonciations générales. Il est donc faux que j'aie dit que *M. Colardeau faisoit mal des vers*. Le mensonge est une arme familière à mes illustres ennemis. En dernier lieu l'on m'accuse dans la belle compilation *des trois âges* , d'avoir *rabaisé Rousseau pour élever la Motte*. Voici comme je parlois de la Motte dans le fragment sur la Poésie Lyrique. « Il faut bien parler de la Motte , puisqu'il a fait des Odes ; mais la Motte étoit-il Poète ? étoit-il né pour faire des vers ou pour les sentir ? Il y a de lui quelques strophes

Éléantes, pas une vraiment poétique. Son style est de la plus rebuante sécheresse, & ses vers d'une odieuse dureté. »

Voilà comme j'ai élevé la Motte. Il est au moins consolant de n'avoir que des ennemis qui vous donnent tant de droits de les mépriser.

(*Mercur de France.*)

De Jure Legislatorio Merovæorum & Carolingorum Gallia Regum circa Sæcra, Partem priorem, Præfide Domino Joh. Reinhardo Kugler ... ad diem VI Junii 1772, solemnè disquisitioni subjicit Auctor Joan. de Turckheim, Argentiniensis.

LA première Partie de cette Dissertation est divisée en trois Chapitres. Dans le premier l'Auteur expose en peu de mots les droits d'un Prince Chrétien sur les Loix Ecclésiastiques, droits dont les Empereurs Romains usèrent, dit-il, avec beaucoup de modération, que néanmoins ils exercèrent en publiant des édits sur les affaires Ecclésiastiques, en confirmant les Loix faites dans des Conclaves, en convoquant les Conciles mêmes, y présidant, & les ratifiant. Il expose dans le second la forme suivant laquelle nos